



Episodes. Sites et sonnets

Henri de Régner

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

II PREFACE

Cet ensemble aura au moins le mérite d'une certaine unité de forme, car aucun des poèmes qui y participent ne s'écarte de la technique du vers alexandrin, technique dont l'auteur a abandonné l'usage exclusif en son recueil subséquent et en ceux qu'il prépare et où l'ancien vers dominateur n'apparaît plus que par endroits et, ailleurs allié à ses dérivés, n'entre dans l'ordonnance des strophes que comme un élément de leur rythme.

H. DE R

Paris, 1^{er} septembre 1891.

C'est la même tristesse encore et la même âme A qui l'aube et le soir ont légué leur frisson, Le passé qui revit en les choses qui sont, La marée écumant toujours la même lame Et la même âme encore et sa même chanson.

Vieille angoisse abritée au masque d'un sourire, La même qui pleurerait au masque de ses doigts, Qui se dresse aujourd'hui plus fière qu'autrefois Cambrant l'orgueil de sa blessure où l'on voit luire De clairs rubis de sang comme aux robes des rois.

L'espoir jadis pareil à la chair vive et nue Bat sous l'étoffe lourde du poids des bijoux Sa tristesse leurrée au mensonge d'échos Et s'enivre de voir sur la Terre ingénue Fleurir des vanités de rêves triomphaux.

PRÉLUDE

A la source des seins impérieux et beaux

J'ai bu le lait divin dont m'a nourri ma Mère

Pour que, plus tard, mon Glaive étrange et solitaire

>'e connût pas la honte aux rouilles des fourreaux ;

A travers la grille d'or torse et les ventaux D'un casque à qui
s'agripie au cimier la chimère J'eus une vision vermeille de la
Terre Oii les cailloux roulaient sous les pas des Héros;

Et, fidèle à la gloire antique et présagée, J'ai marché vers le
but ardu d'un apogée Pour que, divinisé par le culte futur

Des Temps, Signe céleste, au firmament, j'élève. Parmi les
astres clairs qui constellent l'Azur, Une Étoile à la pointe altière
de mon glaive.

PRELUDE

Parfums d'algues, calme des soirs, chansons des rames,

Prestige évanoui dont s'éveille l'encor!

Et l'arôme des mers roses où nous voguâmes

A la bonne Fortune et vers l'Etoile, ô Mort;

Echo d'une autre vie où vécurent nos âmes,

La mémoire d'alors et de tous les jadis Où notre rêve aventura
ses destinées Aux hasards des matins, des soirs et des midis, Et le
mal de savoir que des aubes sont nées Plus belles, sous des cieux
à jamais interdits,

Le songe d'un passé de choses fabuleuses

Propage son regret en notre âme qui dort

Souvenir exhalé des ardeurs langoureuses Qu'une Floride en
fleurs épand sous les soirs d'or Où les clartés des Étoiles sont
merveilleuses.

Une mort a fermé nos yeux en quelque soir D'amour antérieur
ou de lutte héroïque, Et nous sommes tombés aux pièges du ma-
noir, Et nous avons dormi dans la chambre magique ; Quel
philtre a l'ait ainsi nos prunelles surseoir

Au spectacle éternel des choses éphémères Dont battit notre
cœur timide ou véhément, Et. dans notre sommeil, veillé par les
chimères, Nous avons gardé tout un éblouissement De l'époque
abolie et des aubes premières

Les doux soirs d'autrefois surgissent un à un Et tournent len-
tement en une ronde étrange Voici la terre antique et le brusque
parfum De la vigne où mûrit la treille de vendansre En l'au-
tomne où survit eucor l'été défunt;

Les répons alternés des odes et des lyres Se croisent tour à
tour de vergers en vergers Où la flûte s'essouffle en saccades de
rires; Et les grappes en sang des raisins saccagés Masquent de
pourpre les impudeurs des délires :

Sang de l'automne aux doigts roses d'avoir cueilli ! Sang aux pointes des seins, sous les lèvres goulues Et sous les mains par qui leur nudité jaillit! Dans le bois qu'une chair fleurit de grâces nues Monte le rire bref du Priape assailli.

Pourtant la vieille Terre est triste où nous vécûmes,

L'écho des grottes est le même, et cette mer

Déferle en mêmes fleurs de perles ses écumes,

Et l'ennui nous a pris de voir en le ciel clair

Tourner les blancs oiseaux qui laissent choir leurs plumes,

Bien qu'aujourd'hui ce temps soit doux, qui fut ailleurs

Nostalgique, lent à s'enfuir, et lourd à vivre

En l'éperdu désir des horizons meilleurs

Et d'autres mers et de pays et d'azur ivre

Et de phares de marbre où guettent les veilleurs !

Et le vent, écho mort des choses séculaires Et des rêves passés et des arômes bus, Apporte un bruit lointain de rames, ô galères Qui fendiez l'inconnu des flots vers d'autres buts Où vous guidait la foi des aurores stellaires.

Les griffes des caps .crispaient leurs ongles mauvais Pour nous saisir, chercheurs de l'Ile et de l'Etoile ; Et des hommes couraient, pieds nus, le long des quais. Pour tirer vainement des flèches dans la voile. Et jeter contre nous des sorts et des galets.

o les doux chants râles aux gorges des Sirènes, Et les sanglots d'appel de l'Ariane au dieu Qui doit venir, porteur du thyrses, et

les Fontaines De Jouvence, en les roses de sang et de feu.
Conviant à les boire les lèvres humaines;

Le rivage fleuri de lis où l'ombre dort En un duo dit par les
flûtes de l'idylle Dont l'une chante la Vie et l'autre la Mort; Et le
heurt de la proue au sable fin^de l'île Parmi. des conques d'émail
vif où l'ancre mord.

C'est là que je dormis^ ivre du sang des treilles, Ayant cueilli
les fruits gardés en les vergers Par les dragons qui vomissent des
vols d'abeilles, o toi qui vins pour faire honneur aux étrangers
Quêteurs de la Fortune heureuse et des merveilles ;

De la montagne nue aux plaines où fleurit Un éternel avril en
fragrances de roses, De l'aurore jusques en l'ombre qui sourit J'ai
suivi le chemin de ton pied que tu poses Sur le gazon joyeux
d'être par toi meurtri;

Et je te vis venir des neiges virginales Par qui la cime ardue
éblouit le ciel clair, Rieuse, et qui portais à la main des pétales De
fleurs que tu mordis en regardant la mer. Où les galères s'an-
craient dans les flots étales;

Je fus l'hôte de tes royaumes interdits; Et j'ai dit, à l'éveil, aux
hommes d'un autre âge, Ce chant de siècle mort et d'âme de jadis
Afin qu'il s'enroulât en guirlandes d'hommage A ta mémoire
jusques en les temps maudits.

LES DEUX GRAPPES

Au sommet de la proue où veille un bélier d'or En spirales dardant le défi de ses cornes S'évanouirent au vent d'Est les gammes mornes Dont le Pilote berce un regret qu'il endort;

Les écumes des mers sont des toisons encor

Qu'éparpilla le saut astral des Capricornes

Et c'est la vieille vie où s'accoudait aux bornes Le bucolique rêve en un autre décor;

L'air pastoral évoque un soir où Ion débrouille L'écheveau d'hyacinthe au bois de la quenouille Et le thyrses du pampre crispé qui l'étreint,

Car ce joueur, enfant, incisa les écorces

Et fut Pâtre, avant de guider au port lointain

La proue où le bélier darde ses cornes torses.

LES DEUX GRAPPES

Le crépuscule est doux, ce soir, parmi les Vignes.

Les Vendangeurs brandissent haut leurs thyrses lourds D'un entrelacs de pampre et de grappes insignes D'où tombent des grains mûrs sur les tambourins sourds;

Il s'exhale un parfum de la Terre chauffée, Des vignobles et des chemins et des labours, Et la brise passagère d'une bouffée

Disperse un rythme d'ode et les hymnes redits Aux gloires des
raisins gonflant comme un trophée Leur maturité due aux
flammes des midis ;

Le cortège s'espace en danses capricantes

Par les sentiers où les échos sont assourdis

Vers les marches du Temple aux chapiteaux d'acanthés,

Et dans la troupe en joie, ivre du vin futur Les femmes ont li-
vré leurs lèvres de bacchantes Dont le rire de chair s'ouvre
comme un fruit mûr.

Lorsqu'ils auront lavé leurs mains rouges au Fleuve Et rendu
grâce au Dieu par qui luit en l'azur L'or du soleil propice à la ven-
dange neuve,

Ils iront vers la Ville où le marbre trop plein Des vasques dé-
borde d'onde où la soif s'abreuve A la hâtive coupe en valve d'une
main ;

Mais aujourd'hui la ville est en fête et délire, Et le cortège fou
que guide un tambourin S'avance en un accueil de Trompette et
de Lyre;

Les gueules des lions au mufle bestial

Au lieu d'une eau vulgaire aux auges de porphyre

Crachent un flot pourpré de vin convivial,

Et, dans un tournoiement cabré de danse agile, Cette foule, en
ce soir d'ivresse jovial, Heurte et boit, méprisant or et verre
fragile,

Le Vin né de la Terre en des coupes d'argile !

J'ai cueilli, pour moi seul, ce soir, la grappe unique

Et je l'emporte, ayant de la terre aux genoux, Soigneusement
roulée aux plis de ma tunique, Par le chemin du val où glissent
les cailloux.

Vers le sommet du mont où la grotte recèle Le trésor ignoré
des merveilleux bijoux Dont l'éclat fulgurant dans l'ombre se
décèle.

Parmi tous je connais la coupe sans défauts Dont le métal son-
nant de saphyrs se bosselé, Digne du Vin versé dans ses ors
triomphaux;

J'y boirai tout le sang de la grappe cueillie Comme on mange
le bled mystique que la Faulx Xe fauche pas aux champs de la
Terre avilie...

Voici d'ombre et de soir tout site atténué Dans un effacement
de rêve qu'on oublie, La Ville en bas redit son cri diminué,

Echo du monde vain que mon mépris déserte,

Clameur d'un peuple en joie à sa danse rué

Et dont vient à mes pieds mourir la voix inerte.

Cependant que tourné vers la Mer qui tout bas Déferle sourde-
ment sur la plage couverte Des écumes, sueurs des vagues en
ébats,

Je convie à fêter l'ivresse des breuvages Les Oiseaux mer-
veilleux qui voltigent au ras Des flots jaillis emperlant l'essor des
plumages.

ÉPISODES il

Rôdeurs infatigués des Iles et des Mers

Et qui portent au bec des fleurs et des messages

Par delà l'Occident des Océans amers,

Voyageurs jamais las et forts qui sont mes rêves, Et dont les ailes sont couleur des outremers Du ciel en ces pays où l'or sable les grèves ;

Voici qu'autour de moi vole et tourne l'essaim; Leurs pennes de métal ont des lueurs de glaives Et j'écrase joyeux la Grappe de raisin,

Tandis qu'au loin la Mer calmée a tu ses râles,

Je lève dans la Nuit et le Silence saint

La coupe, et bois le vin des vendanges lustrales

Où tremblent des reflets d'étoiles sidérales.

LUX

La torche des glaïeuls s'enflamme aux clairs midis Qu'un bois d'ombre bleuit par delà le grand Fleuve Aux bords frôlés de brise, un peu, pour que s'y meuve En ondes le flot glorieux des blés blondis;

L'essaim bourdonne en nimbe autour des ruches pleines

Parmi le val où l'herbe abonde de fleurs d'or,

Et dans TAzur fendu d'un sillage d'essor

Des vols d'oiseaux fuyards rament à toutes pennes;

Tout réphémère éclat des rives et des ciels Rayonne en ces midis qui mûrissent les miels Et c'est la chute lente et seule d'une plume,

A l'horizon des routes oii vont nos pas seuls Jusqu'à la nuit d'un crépuscule ôï se consume Le flamboiement fleuri de pourpre des gla'ieuls.

LUX

C'était l'aube d'un jour de gaîtés et de rondes

En la clarté rieuse et rose des matins

Où le Printemps s'échappe à ses exils lointains

Pour d'un rire éveiller le sommeil des vieux mondes,

C'était l'aube d'un jour de joie et d'allégresse Dans l'azur ra-jeuni de l'Orient charmé, C'était l'effeuillement des couronnes de Mai, La moisson douce et la vendange sans ivresse,

De simples fleurs que se paraient les chevelures Et non plus de l'orgueil d'un pampre rougissant, Ce n'était pas l'orgie équivoque et le sang Des grappes ni sa pourpre chaude et leurs souillures

La fraîcheur nuptiale et claire des rosées Mouillait seule les doigts et perlait seule aux mains Des Vierges qui passaient,

blanches, par les chemins Dans le silence des campagnes
reposées.

Il s'en venait parfois sm' les brises chargées De parfums l'éclat
pallié d'un rire pur, Et tout là-bas la mer infinie et d'azur Prolon-
geait l'horizon des plaines étagées.

Le doux vent qui poussait les lames sur les grèves En lents
écroulements d'écume au sable clair Apportait d'un pays autre de
par la Mer Le vol transmigrateur des Espoirs et des Rêves ;

C'était comme le souffle d'un Dieu qui délivre ! Et l'attirait
rayonnant de cette nouveauté Rajeunissait l'enchantement et la
beauté De la vie et donnait de fous désirs de vivre...

Voici le Temple enguirlandé du seuil au faite Le marbre blanc
scintille et rayonne aux frontons, Voici la porte ouverte et le par-
vis; montons L'escalier incrusté jonché de fleurs de fête :

Autour du toit un vol de colombes fidèles Tourne et s'abat
épars parmi l'azur profond Du ciel, et c'est ainsi que viennent et
s'en vont Les heures s'envolant avec un frisson d'ailes ;

En cortège vers l'ombre et l'abri des ramures Les couples vont
rêver leurs rêves préférés, Et des oiseaux goulus piquent les
grains pourprés Des muscats grappelés et des grenades mûres ;

Le soleil qui ruisselle inonde les porphyres, Les plaines et les
bois et la mer sont de l'or ! Là-bas, dans la forêt massive qui s'en-
dort, Passe l'appel jeté des Odes et des Rires.

LA GALERE

o roses du Jardin et des aubes vaillantes

Que n'avez-vous fléchi les Princesses, ô fleurs,

Et voici les amours et les femmes d'ailleurs

Dont les lèvres aussi comme vous sont sanglantes;

Le fard teinte le nu des bustes où se tord La guirlande qu'y
nouèrent des mains brutales, Et c'est le cortège impérieux des
Omphales Pour qui file au rouet le Héros qui s'endort.

Et sous les hauts bocages architectoniques,

Parmi les lis éclos en le Jardin de rois,

Ce sont les Dalilas cachant sous leurs tuniques

D'hyacinthe réclair d'acier des ciseaux froids

Et qui vont, graves, emmêlant entre leurs doigts

Le noir trésor des chevelures héroïques.

LA GALÈRE

des galères d'or belles comme des cygnes. Stéphane Mallarmé.

Parmi la floraison des arbres et des roses Dont rit le mont
gemmé de son glacier vermeil Notre âme avait connu le mer-
veilleux éveil De son enfance pour la nouveauté des choses :

De l'ombre des vallons jusques au sable amer Et, des sites exubérants aux grèves nues S'épandait la candeur des roses ingénues Et des caps florescents s'allongeaient dans la Mer ;

Terre d'éveils ravis où dort l'écho des rêves Au fond des bois bordés d'étangs et de jardins... Des fleuves embaumaient aux lauriers riverains Leurs ondes claires à baigner le nu des Éves.

Mais voici qu'à l'effort d'un doux vent alizé Vers le golfe incurvé calme comme une rade Vint aborder une galère de parade Belle d'un appareil naval et pavoisé.

La poupe reflétait ses lettres en exergue Aux flots battus par les rames à chaque bord, Et des singes pelés se jetaient des noix d'or Avec des cris du haut de la maîtresse vergue ;

Tous les agrès étaient de soie et d'or tissés, Un semis de croisants de lunes et d'étoiles Eparses constellait l'écarlate des voiles, A des hampes, des tendelelets étaient dressés...

Les Princesses ayant foulé les blondes grèves S'en vinrent en cortège à travers les jardins, Avec des fous, des courtisans, des baladins, Et des enfants portant des oiseaux et des glaives.

Et, pris d'un grand amour et tout émerveillés De sentir une honte enfantine en nos âmes A nous voir si chétifs devant ces belles Dames Et vêtus de la laine seule des béliers.

A leurs mains maniant des éventails de plumes Prises à l'aile en feu des oiseaux d'outre-mer, A leurs pieds qui courbaient les patins d'argent clair, A leurs chevaux nattés de perles, nous voulûmes,

Emus d'un grand émoi suprême et puéril, Forts du timide amour qui rêve des revanches, Nouer les nœuds de guirlandes de roses blanches. Que le sang de nos doigts pourprerait d'un Avril;

Mais aux poignets sertis des Belles souriantes Tous les liens de fleurs défleurirent leur poids, Et les Oiseaux qu'au poing portaient les Enfants-Roig Nous éblouirent d'un vol d'ailes effrayantes ;

Et les Princesses fabuleuses aux yeux doux Furent avec leurs fous et leurs bouffons hilares Aux Nefs de parade qui larguaient leurs amarres D'un or fin et tressé comme des cheveux roux.

LE VOLEUR D'ABEILLES

xi mon ami Francis Vielé-Griffin.

Nul ne sait si promis à quelque exil farouche, Héros maudit de son règne déshérité, D'astre annonciateur d'une nativité N'a pas brillé jadis sa puérile couche ;

Et la conque ôï s'éveille aux gammes de sa bouche

Le progressif écho d'une sonorité

Garde au contact de son pur souffle ébruité

Un peu du rose de la lèvre qui la touche;

Il rayonne à son front des vols d'abeilles d'ors. Au poids de son talon résonnent des trésors Enfouis en l'horreur de cette solitude

Où sa flèche tua les Oiseaux voyageurs,

Et quand sa vierge chair pour le bain se dénude

L'aube d'un sang royal y montre ses rougeurs.

LE YOLEUR D'ABEILLES

Tuncd to tlic noon-day whisper of lthe trees A simple flûte calls
forlh the hummiiiig bées...

Francis Yielé-Griffis. (Ode to Edgard Poe.)

Le poids des grappes a courbé le jet des treilles Lourdes de
soir et d'ambre et de maturité, Une rumeur de mer, au loin, berce
nos veilles Et parmi l'ombre où notre amour s'est abrité La brise
aux feuilles semble un passage d'abeilles.

Les ors divers des blonds soleils et des miels roux Qui ruis-
sellent de cire aux ruches des collines Nuancent de leur double
éclat tes cheveux doux, A mon étreinte dénoués, et tu t'inclines
Pour baiser le front las posé sur tes genoux.

Un sourire de toi vaut une autre conquête Et toute cette joie
est lourde et c'est assez... Un clairon vibre sur la grève, et sa re-
quête Arrive dans le soir jusqu'à moi qui ne sais Plus rien de ce
vain rêve où leur orgueil s'entête.

Ce lent jour écoulé d'aventure et d'émoi Relègue en un oubli
radieux la mémoire De tout, hormis l'amour qu'il m'a valu de Toi,
Et laisse-moi, d'un trait, t'en redire l'histoire Merveilleuse, la
suite et le naïf exploite...

L'attente, et dans la nuit d'étoiles l'aube née A l'Orient de cette
mer où nous voguons Vers les défis à notre proue éperonnée Je-
tés par le Pays de l'or et des Dragons Vers qui par le hasard notre
course est menée,

La terre en fleurs surgie à l'aurore en chemin,

Et la plage décline et le décor de vignes

Et d'oliviers, et sur le ciel clair du matin

La neige des sommets ondes en lentes lignes.

Et les vallons s'ouvrent pour qu'y fuie un lointain ;

Ce n'était pas le terme encor de l'équipée Le Pays fabuleux que
devait conquérir L'héroïque talon nu des porteurs d'épée. Le na-
vire pourtant vira pour atterrir Au sable d'une baie unie et
découpée.

Et tandis qu'ils parlaient de victoire et de sang, Et des soirs de
massacre en des villes royales, Assis en rond sur le rivage
éblouissant, J'errais parmi l'éveil des plaines pastorales Dont les
parfums grisaient mon âme de Passant ;

Et j'ai marché vers l'ombre étroite des vallées

Vertes d'herbes et d'onde où dans les roseaux droits

Tremblait la fuite encor de Nymphes détalées,

Et j'ai suivi le long des lisières d'un bois

Le pas de quelque Faune empreint aux fleurs foulées.

L'Azur du ciel dormait d'un sommeil ébloui, Alors qu'une ru-
meur parvint à mes oreilles. Et voici que bientôt paraît l'essaim
ouï : Et le vol bourdonnant d'innombrables abeilles Gronde et
pleut comme une grêle d'or inouï.

Les ruches dressent For de paille de leurs cônes Au centre de
la plaine où vibre le millier Des abeilles vers qui le pas suivi des

Faunes M'a conduit par le bois et le sentier mouillé (Car ils aiment et dérobent les beaux miels jaunes).

J'ai pris un rayon de miel ainsi qu'un voleur, Et l'essaim bruisant comme un rêve tragique Environna ma fuite à ce verger où leur Colère se tut à l'éveil d'un chant magique En incantation de lent rythme charmeur.

Et vers toi, ma Joueuse éternelle et frivole. Qui d'un souffle en la flûte avive le vain jeu Des gammes, fol essor qui vers l'écho s'envole, Je t'apparus parmi la candeur du ciel bleu Et nimbé d'un bruit d'abeilles en Auréole ;

Et, pour cette rencontre et ce rapt enfantin D'abeilles et ton sourire d'enorgueillie, Mon âme qui voguait vers un autre destin Abdique au doux servage où ta natte la lie,

Et la Trompe d'appel au ras des mers s'éteint.

ARIANE

Aux grèves de soleil où s'effacent les pas Comme la vanité de notre ombre éphémère Se sont moulés les seins aigus de la Cliimère Qui dort sur le sable en quelque midi las,

La mer bourdonne sourde, à dire des abeilles Ivres de l'or des algues rousses, et l'éclat Du ciel de pourpre où le sang d'un soir ruissela Évoque d'autres soirs aux vendanges de treilles:

L'ombre mystérieuse a redit aux échos

Les tambourins rythmant les rites triomphaux

Du Dieu qui porte un thyrses où se tordent des vignes

Et, dans le ciel d'été, pâle Ariane, luit Parmi la foule des étoiles
et des signes, Ta couronne apparue un astre dans la Nuit,

ARIANE

La proue impétueuse à l'horizon des mers N'a pas fendu les flots
dont l'écume est la flore Ecluse aux renouveaux de leurs éveils
amers.

Le conquérant venu des pays de l'Aurore N'a pas quitté la rive
natale où grandit L'héroïque rumeur de son renom sonore

Et sur la proue aventureuse où se roidit De révolte le buste nu
de la Sirène, Le bouclier n'a pas encore resplendi

Qui porte en sa rondeur rousse de lune pleine L'image incise
en l'or d'un Bacchus triomphant Sur le char attelé d'un tigre qui
le traîne,

Ce dieu viril, aux yeux de femme, aux chairs d'enfant, Qui se-
coue en ses mains, hochet de son délire, Un thyrses lourd de
pampre où le raisin mûr pend,

Blond vainqueur dont le cri de guerre n'est qu'un rire Et qui
détourne au soir sa route sur les flots Vers l'Ile rencontrée où la
plainte l'attire

De la voix qui sanglote aux grèves de Naxos.

Les ailes d'un oiseau de mer qui vole et plane Font choir une
ombre double aux plages de soleil Où mon ennui s'accoude en

poses d'Ariane.

De l'aurore à midi, sidéral et vermeil,
Jusqu'au soir violet où s'allume l'étoile
De chaque nuit plus douloureuse à son réveil,
Au creux des sables fins comme un linceul de toile
S'est moulé mon ennui las de l'attente où rit
Un mensonge d'oiseaux longtemps crus une voile,
Et d'éternels avrils d'écumes ont fleuri
Sur les glauques sillons des vagues éternelles,
Près que le soc d'aucune proue encor n'ouvrit;
Et las de cette mer et du leurre des ailes Aux horizons lointains et nus des ciels d'azur. Et du déferlement des lames parallèles
Dont le flux de marée efface et comble sur La grève mon empreinte vide, je ramasse Une conque en spirales torsos d'émail dur
Où je souille un appel à quelque dieu qui j'aise.

LE VERGER

A mon ami Philibert Delorme.

Le matinal espoir des jours que j'innovais Fut la promesse de
tes lèvres d'Ingénue Et d'avoir pour mon front tressé la bienve-
nue Des guirlandes où rit la floraison des Mais ;

L'Été m'a ramené vers l'ombre où lu dormais Dormeuse de la
sieste éblouissante et nue ; >'e m'as-tu pas guidé vers la mort in-
connue Toi qui parles aux soirs de l'Automne mauvais,

Et toutes trois n'étiez-vous pas l'amour unique. Mystérieuses
sœurs du Verger symbolique Où veillaient votre attente et votre
trinité,

Et chacune de vous, tour à tour, eut mon âme

Avec sa lassitude et sa naïveté.

Et j'ai chanté vers vous ce triple Epithalame.

LE VERGER

Je vis de la fenêtre ouverte sur le Rêve,

Au cadre fabuleux d'un vieux site écarté,

Un verger merveilleux de rosée et de sève

Apparaître à travers l'aurorale clarté

De l'heure où l'aube naît dans la nuit qui s'achève.

L'éveil d'un jour d'azur en un décor d'Avril Chantait parmi la
joie étrange des feuillées ; La pelouse propice aux siestes sans pé-

ril Allongeait ses tapis de verdure mouillées Pour l'agenouillement d'un aveu puéril.

Le doux vent bruissait dans Fentrelacs des branches, Et courbait l'herbe folle et glauque des gazons, Et des arbres se détachait en avalanches Le trésor libéral des neuves floraisons Rouges ou paiement roses ou toutes blanches ;

Dans le charme de l'heure, au centre du verger Frissonnant d'un émoi de plumes et de brises Eparses en les fleurs dociles à neiger. Près d'une source Trois Femmes étaient assises Oyant Te flot parler d'un gai rire léger;

Et la Première était gracile et toute ceinte D'une robe pudique à plis multipliés, L'Autre en sa nudité conviait à Fétreinte Sans défense^des bras sous son col repliés, Et la Troisième avait la robe d'hj-acinthe ;

De ses genoux, parmi le reflet violet Des étoffes, choyaient des grappes d'asphodèles En l'herbe où la Dormeuse impudique étalait La floraison aux seins de deux roses jumelles: La plus jeune tressait des fleurs en chapelet.

Ses cheveux étaient blonds à tromper les abeilles : Et celle qui dormait épandait à grands flots Toute sa chevelure, Or, où tu t'appareilles ! L'autre évoquait la nuit où les astres sont clos Par ses bandeaux obscurs qui couvraient ses oreilles;

Et toutes trois semblaient depuis l'éternité Des siècles être là pour guetter la venue En ce verger floral de l'Avril visité De Celui qui viendrait d'une terre inconnue Vers leur divine et leur fatale trinité!

Il vint, par le chemin du côté de l'Aurore, Des vieux Edens perdus vers le monde ignoré, En ce Verger de source et d'arbustes sonore, Ephèbe épris d'amour, vaguement timoré De son exil parmi les routes qu'il ignore ;

Vers celle qui tressait des fleurs entre ses doigts,

Vers la timide, la pudique, la gracile

Dont les cheveux flottaient sur la robe à plis droits

Il vint, et son aveu frivole et juvénile

Salua des genoux l'Elue entre les trois :

« Moi qui viens de l'Aurore et qui marche vers l'Ombre

De par le sort impérieux qui m'asservit,

Sois ma Compagne de la Vie à la Mort sombre. »

La Vierge se leva soudain et le suivit

Pour l'avoir attendu depuis des jours sans nombre.

L'épanouissement des sèves estivales

Eclate maintenant en feuillages divers !

Un vent, sur des eaux mortes, intactes et pâles,

Ainsi que las d'avoir erré, monte au travers

Du perplexe repos des verdure rivaes.

Le Verger s'engourdit mystérieux et dort

Sous le poids du soleil, de l'heure et du silence,

Et d'entre les rameaux que ne meut nul essor

D'ailes et que pas une brise ne balance

Dardent de grands rayons comme des glaives d'or.

Par l'air une senteur vaguement flotte et rôde : Moiteur de seins, sommeil de chair, afflux de sangs. Tous les parfums sués par la terre âpre et chaude. Et sur les larges fleurs grasses de suc puissants Bourdonne un or vibrant d'abeilles en maraude.

Parmi Therbe éclatante et qu'elle éclipse, fleur De ce royal Été promis par les Aurores OÙ le Verger germa sa réceute pâleur Emue au renouveau des ailes et des flores, La Divine s'étire en la pleine chaleur;

Et dédaignant l'aide factice d'aromates,

Par la seule beauté de son corps attirant,

Par l'or de ses cheveux et l'éclat des chairs mates

Prête à vaincre d'Elle le juvénile Errant

Elle sommeille sur des roses incarnates,

Sachant qu'il reviendra vers le site béni

D'où, parmi la splendeur d'une aurore natale,

Se leva doucement, du groupe réuni

Sous les fleurs qui tombaient en neige, la plus Pâle,

Celle pour qui son prime amour fut infini;

Car ce rêve d'enfant de choisir le sourire Virginal et ce songe d'amour qui, naïf, Veut pour toute la Vie, et de toutes, élire Une reine à son culte idolâtre et votif. Se dissipe aux midis de chair et de délire;

Et dans le chaud verger où les abeilles vont Déchirant Tair chargé de parfums et d'attente Le Ravisser joyeux, d'entre les arbres, fond D'un élan ébloui jusqu'à la chair tentante Qu'il emporte rieur vers le fourré profond;

Et comme un cri jeté de rut et la victoire

D'un instinct sur sa proie impunément rué.

Vibre le rire triomphal et péremptoire

Aux échos successifs longtemps perpétué

Pour se perdre dans l'air sonore et sans mémoire...

Le double pas marqué sur l'herbe du matin X'indique plus la trace où pesa leur foulure; Le rire glorieux dans l'écho s'est éteint : o tout l'évanoui de cette chevelure !

o le premier aveu du Passant enfantin !

Au ciel d'or vespéral strié du sang d'un astre

Agonisant sa mort à la face du soir

Quel amour en péril va rire son désastre ?

La source froide et lisse est comme un marbre noir

De sépulcre parmi le gazon qui l'encastre

Le ciel qui fut d'un ocre triste est violet, Foyer mort et marais
de cendres et de fange Qu'éparpille au passer l'aile d'un vent
muet, Et le verger d'ombre équivoque en l'heure étrange S'alour-
dit d'un parfum de fièvre et de fruit blet ;

Et la Femme aux grands yeux d'attentes aux nuits vagues,
Droite en sa robe d'hyacinthe à bijoux clairs, A décroisé ses
mains où luit un feu de bagues, Et d'un lent geste s'est là-bas
tournée et vers Le sentier blanc jusqu'où l'herbe déferle en
vagues

Et par où va venir celui qui reviendra Et, levée, elle dit lente-
ment à voix basse « Suis-je pas le baiser dont sa lèvre voudra,
Moi la seule tentation de la chair lasse, Pêche miraculeuse aux ai-
greurs de cédrat.

Ma chair s'est préservée au tissu des tuniques Du contact in-
sulteur des vents et du soleil Qui rougit le corps des dormeuses
impudiques. Et ne s'avive pas de la nuque à l'orteil Du fard
éblouissant des incarnats cyniques ;

Et, mes voiles tombés à mon seuil nuptial, Je ne tenterai pas
la défense qu'invente La Vierge et j'offrirai mon corps impartial
Dans la sécurité de la Femme savante.

Sereine à tout jamais d'avoir su tout le mal:

04 ÉPISODES

J'ai vu le renouveau des saisons éphémères.

Et le mensonge bleu menti par les Azurs :

J'ai l'amour de réponse et la pitié des mères

Pour ceux qui dans la nuit où tombent les fruits mûrs

Guettent le vaste vol aveugl»^ de^ chimères:

Reçois le don mystérieux et le trésor D'oubli que t'ont gardés
mes lèvres hypocrites. Et je serai ton suicide aux fêtes de la Mort
Où tu prendras le feu des bûchers et des rites Pour la gloire et
l'éclat d'un lever d'astres d'or:

Et vienne maintenant le doux Passant du site Matinal, l'Ingé-
nu de ce verger d'alors, Le Charmeur oublieux de la Vierge tacite,
Le Ravisser qui rit l'exploit de ses bras forts Vers mon amour et
sa suprême réussite! »

LES MAINS

L'appareil varié des riches artifices, Etoffes, fards, bijoux, sou-
rires, tu les as î Mais les robes sont d'un tel poids à ton corps las
Qu'elles glissent au nu de tes épaules lisses;

Comme un couchant de flamme au froid des horizons Transfi-
gurant la plaine où gisent les scories, Le fard posé ravive à tes
lèvres meurtries Le jeu de leur sourire et de tes pâmoisons;

Et l'étoile de diamants aux pendeloques

De tes oreilles a, sur tes nuits équivoques,

Lui comme sur mes soirs de mal les astres vrais;

Et cette lassitude égale nous convie

A joindre nos destins douloureux et navrés...

Vous qui savez si bien les hontes de la Vie.

LES MAINS BELLES ET JUSTES

Attestant la blancheur native des chairs mates Les mains, les
douces mains qui n'ont jamais filé, Hors des manches sortaient le
blanc charme annelé De bagues, de leurs doigts, tresseurs des
longues nattes.

o Mains, vous cueillerez au bord des fleuves calmes Les
grands lis de la rive et les roseaux du bord, Et sur le mont voisin
vous choisirez encor La paix des oliviers et la gloire des palmes ;

o Mains, vous puiserez à la berge des fleuves Pour laver sur les
fronts l'originel méfait Le trésor baptismal de l'eau sainte qui fait
S'agenouiller le lin pieux des robes neuves ;

o Mains de chair suave où la lenteur des gestes Fait descendre
le sang au bout des doigts rosés, Vous ferez sur les fronts las où
vous vous posez Neiger le bon repos de vos fraîcheurs célestes!

Et les Poètes, ceints de pourpres écarlates. Où saigne avec le
soir leur songe mutilé Vous baiseron, ô Mains, pour n'avoir pas
filé Le lin des vils labeurs et des tâches ingrates :

Car aux lèvres l'émail des carmins efficaces

Avive leur contour sinueux et fardé.

Et la bouche de la Femme n'a rien gardé

De sa fraîcheur de chair rose de sangs vivaces,

Et les yeux ont requis le bistre des cernures. Et la joue a rougi
d'un factice incarnat. Et des feux de saphyrs qu'une main égrena
Scintillent en l'amas fauve des chevelures,

Et les doux seins, appas impérieux des lèvres,

Première puberté des torsos ingénus,

Cachent frileusement leurs charmes advenus

Sous les bijoux trop lourds que vendent les orfèvres,

Et le ventre poli qui s'étoile d'un signe,

Où frise le secret des laines de toisons,

Les hanches et les seins bombent sous les prisons

Des tissus palpitants dont le rêve s'indigne;

Les robes d'or rigide où remuant d'écaillés, La soie aux plis
nombreux, variés et chantants, Et l'émail éraillé des satins miroi-
tants, Et la moire ridée en ondes et les failles

Qui façonnent la grâce étrange et plus hautaine Imposent au
Désir leur stérile roideur.

Et d'un mensonge encor irritant son ardeur Voilent des nudi-
tés qui la feraient sereine.

Et, seules, attestant la blancheur des chairs mates. Les seules
mains, les mains qui n'ont jamais fdé, Sortent mystiquement le
blanc charme annelé De bagues de leurs doigts, tresseurs des
longues nattes.

Mains douces! qui cueillez sur la berge des fleuves Les grands
lis de la rive et les roseaux du bord, Et simples! qui puisez le bap-

tismal trésor Equivalent à tout le lin des robes neuves.

Mains justes! arrachez le voile qui dérobe A nos yeux le secret
des purs nus triomphaux, Dénouez la ceinture et brisez les
joyaux, Déchirez la tunique et lacérez la robe

Et dans le bain sacré des ondes baptismales, Lavez les fards
impurs dont se fardent les chairs, Et que le Fleuve chaste em-
porte en ses flots clairs Tout l'incarnat dissous des roseurs
anormales.

SPONSALIA

Dès la fauve clarté d'un midi nuptial,

Vers les parvis jonchés éclate un chant de fête

Sacrant ravènement du jour initial

Où meurt tout un passé sur qui la nuit s'est faite.

Les hymnes triomphaux redits à pleine gorge Se taisent et le
soir qui saigne aux horizons S'attriste du sanglot d'un rêve qu'on
égorge, Holocauste dernier aux vaines déraisons;

La >'oce foule et fane en la route bénie

Les fleurs d'un autre Avril qui fut une autre Vie

Morte à jamais avec ses affres ou sa joie;

Et sur l'Escalier où le cortège se range. D'un geste langoureux
la Fiancée octroie Sa main à l'anneau, lourd de quelque pierre

étrange.

SPONSALIA

Sur la fête d'un soir d'aromates et d'Anges, Porteurs de glaives
d'or et de robes étranges Qui flottent sur le ciel étoilant leurs
lents plis Mouillés par la rosée abondante des lis Par qui s'en-
baume le silence des vallées, Souffle Taile d'un vol de plumes
étalées...

Ce songe d'âme triste et lasse de la cliair

Des corps charmants et des lèvres, par qui l'éclair

Ingénu du baiser propage ses délices,

Et de l'adieu fatal des blondes Bérénices

Dont les charmes sont les sourires enfantins Et leurs parures
de bijoux et leurs yeux teints Du fard de quelque mode invincible
et barbare Mais dont toujours la Loi cruelle nous sépare ! Ce
songe d'une Fête vague dans un soir Empli d'ailes mouvant des
parfums d'encensoir Et d'Anges blancs, porteurs de palmes et
d'épées, Droits en Tétoilement de leurs robes drapées, En ce cri
d'Hosannah s'achève pour jamais...

L'écho vibre de tes paroles et tu mets

Entre mes mains tes mains à qui nul ne résiste

Pour qu'à tes doigts l'anneau d'argent où l'améthyste

Enchâsse son éclat vespéral et fané

Atteste l'éternel amour qui s'est donné
A toi, l'Elue, en ce rite d'Epithalame,
A toi qui veux de mon amour et sais mon âme
Et crois à ce serment qui pleure à tes genoux,
Epris de l'or mystérieux des bandeaux roux
De ton front parfumé d'un miel de chevelure
Où l'arôme des fleurs se mêle à la brûlure
Des blonds soleils sombres au delà de la Mer,
Et de ta bouche lasse encor d'un sort amer
Dont l'emblème à tes pieds séjourne avec ton ombre :
o soir à quel Destin ta fête nous dénombre !
Les myrtes nuptiaux ont jonché les parvis
Et l'ostensoir s'allume en diamants ravis
Aux trésors déterrés des Grottes prismatiques,
Et sur le haut vitrail planent les vols mystiques,
Courbant les lis frôlés du nu de leurs talons,
Des Anges vêtus d'or, porteurs de glaives longs
Au pommeau rehaussé par des perles bossues
Et de robes qu'un ciel d'Etoiles, aperçues
En leurs scintillements de clartés et d'exils

Et leurs gouttes de feux palpitants et subtils,
Par les trous dont le Temps a criblé les verrières,
Constelle de points d'or et pique de lumières.

LA VAINÉ VENDANGE

Ils ont filé la laine blanche à vos genoux, Indolents et charmés de leur tâche d'esclave, Et sous vos yeux railleurs dont le défi les brave Ils ont courbé la tête et se sont faits plus doux;

Leurs armures gisaient dans l'herbe haute, et Vous, Comme par jeu, d'un rire ironique et suave, Fîtes sonner l'écho de la trompette cave. Et le casque essayé couvrit vos cheveux roux ;

Et les Héros, riant de cette espièglerie, Ignorent que leur chair imprudente et meurtrie Doit saigner aux sabots de leurs chevaux cabrés,

Que d'une main tirant vos glaives de Tueuses De l'autre, pour les éblouir, vous dénouerez L'or épars de vos chevelures somptueuses.

LA YAINÉ VENDANGE

Un sang miraculeux saigne dans les calices D'où déborde en caillots la pourpre des rubis, Et voici s'allumer aux soirs des sacrifices Les cierges, blancs comme la toison des brebis !

Du trésor opulent des laines de la tonte Nous avons façonné par le soin de nos mains Des ceintures d'opprobre et des robes de honte Que nos Epouses traînèrent par les chemins ;

Leurs lèvres où s'ouvrait la rose des sourires
Ont fleuri leurs parfums pour d'autres que pour nous,
Et les doigts enhardis et velus des Satyres
Ont manié le poids de leurs cheveux d'or roux,
Chevelures blondes et fauves d'auréole Où nous voulions Fé-
clat des étranges joyaux, Trophée étrange et prix d'une gloire fri-
vole Qui chargent le retour opime des Héros !...

L'Ile où nous a menés le vol dompté des Cygnes Traînant la
conque d'or sur des mers de saphyr, Vers la maturité des vergers
et des vignes Sur qui de grands couchants d'Automne vont
mourir

Le jus des fruits sacrés et le pur vin des grappes Dont s'exalte
une ivresse aux cerveaux avinés Ont trompé notre soif au soir de
nos étapes Que brûlèrent les feux des soleils déclinés,

Vendange de la Gloire insipide et cruelle Du sang saigne au ca-
lice et déborde, rubis ! Et dans. le soir la flamme pâle s'échevèle
Des cierses. blancs comme la laine des brebis.

LE JARDIN D'ARMIDE

Les heures, fol essaim ! sont mortes, une à une, Comme les
fleurs, comme les jours, comme les rêves, Et le reflux du Temps a
dénudé les grèves. Et le vent a chassé les sables de la dune;

La poussière des soirs s'envole en l'ombre avide De cette vani-
té qu'un souffle épars emporte. Cendre amère du fruit maudit

d'une mer morte Où gît la Cité d'or mystérieuse et vide;

Le Rouet a filé la laine des vains songes, Le métier a tissé l'étoffe que tu ronges, o temps, nul n'a vêtu la robe qui s'effile,

Et le glaive, tenu d'un geste de statue

Par l'Archange, a marqué de son ombre inutile

Le cercle lent que l'heure implacable évolue.

LE JARDIN D'ARMIDE

Blanche comme les lis des Jardins endormis, Et l'éveil ingénu des âmes, ô l'Aurore Neigera-t-elle encore au pavé des parvis Où sommeille un écho dans le marbre sonore ?

Les Gardiens puérils chaussés de patins d'or, Vêtus du lin filé par les Vierges assises, A l'aube de ce jour ouvriront-ils encor La Porte merveilleuse et les serrures mises?

Pour que, des colombiers et des lacs de cristal, Les cygnes blancs et les colombes des prairies S'en viennent, vol éblouissant, à ce signal, Sur les marches manger l'orge de pierreries?

Et pour avoir 'dormi sur la Terre et mordu Aux mensonges des fruits du Jardin de FArmide N'est-il plus de retour vers le Temple perdu Où le doux sang s'écaille en le calice vide ?

Comme les Pénitents et les Purifiés Mon repentir voudrait saigner son agonie, Et tordre un hosannah de bras crucifiés, Suppliqueur de l'Eternelle Epiphanie !

Custode du trésor mystique et crucial, Porteur du glaive étincelant et de la Lance, Gardien du Temple adamantin et du Graal Et du calice clair où dort toute excellence,

Chevalier de l'armure chaste et Paladin, Hôte des Pèlerins du Sanctuaire étrange, Roi par la rose symbolique du Jardin Que garde le défi du Glaive de l'Archange,

J'ai quitté la montagne et le précieux Sang Et j'ai lavé ma honte en l'eau du baptistère, Et j'ai pris la route d'opprobre qui descend Vers la défaite et vers le Péché de la Terre ;

Les paumes de mes mains ointes pour l'hosannali Et le geste par qui se hausse le calice Se souill rent   cueillir des fleurs que fana L'aurore malveillante du mauvais délice ;

Le Philtre de l'Armide à mes lèvres rougit, Et mon éveil fut langoureux de cette étreinte, Et la blessure avide à mon flanc s'élargit, Et mon sang marque les détours du Labyrinthe,

La rosée a rouillé mon épée, une main

A d lac  l'armure et ses mailles rompues,

Le vent vibre comme le rire du Malin

En mon casque où s' ploie un vol d'ailes griffues,

Et parmi les lis morts des Jardins endormis, Comme le sourire d'une morte, à l'aurore M'apporte un vain écho des fêtes du Parvis Où chantent des doigts d'Ange en la harpe sonore.

PAROLES DANS LA NUIT

La Terre douloureuse a bu le sang des Rêves î

Le vol évanoui des ailes a passé,

Et le flux de la Mer a ce soir effacé

Le mystère des pas sur le sable des grèves;

Au Delta débordant son onde de massacre Pierre à pierre ont
croulé le temple et la cité, Et sous le flot rayonne un éclair irrité
D'or barbare frisant au front d'un simulacre

Vers la Forêt néfaste vibre un cri de mort,

Dans l'ombre oti son passage a hurlé gronde encor

La disparition d'une horde farouche,

Et le masque muet du Sphinx où nul n'explique

L'énigme qui crispait la ligne de sa bouche

Rit dans la pourpre en sang de ce coucher tragique!

PAROLES DAXS LA NUIT

Le Sphinx, face de pierre et d'ombre, m'a parlé.

Au temps antérieur des fauves barbaries J'ai gardé le pont où
passait le défilé Des caravanes d'or et des cavaleries,

Accroupi sur le socle où s'incrustait le poids De mes griffes,
lassés du bris des pierreries Qu'elles broyaient jadis en la crypte
des Rois,

Gardien mystérieux du Fleuve et du passage, Jeteur de sort
néfaste et de mauvais alois, Mon vigilant aguets veilla son
esclavage.

Si des Femmes venaient, rires aux lèvres, chœurs Enguirlandés,
chantant l'étape du voyage Vers les horizons blancs de ramiers
migrateurs,

Ou sur le front portant l'amphore en équilibre, Ou la corbeille
de raisins parmi les fleurs Attirant le vol clair d'une abeille qui
vibre.

Un miracle inouï gonflait d'un flux de lait Mes seins lourds et
tendus à toute bouche, D'y boire le trésor débordant qui perlait;

Et nulle n'a jamais pris garde à mon aumône, Nulle n'a rien
humé de ce double filet De dictame jailli que ma mamelle donne!

Le fouet de ma queue a cinglé mon flanc arqué. Dans l'ombre
où j'ai hurlé ma rage de lionne Seules des réponses d'échos m'ont
répliqué ;

Des siècles j'ai glapi mon mal et ma rancune; Le granit rose de
mes lèvres a craqué Sous les caresses glaciales de la Lune.

Puis vint l'époque de désastres et de mort Le temps de désarrois
et d'adverse Fortune Où la déroute hurle aux clairons qu'elle
mord !

L'effarement cabré des étalons sans brides, Traînant les
coffres pleins où sonne le trésor Des Rois rués de peur à des

fuites livides,

Dressé jusqu'au niveau de mon front l'a couvert

D'écumes et de sang jaillit d'entre les vides

De la foule dont leurs sabots broyaient la chair.

Cette rosée a fait mes deux lèvres plus roses

Où riait le méchant rire cruel et clair

De tout l'ennui bâillé dans mes gardes moroses;

Et la poussière humaine a terni l'émail dur

De mes yeux qui scrutaient le spectacle des choses

Miré dans la clarté calme de leur azur ;

Et le vieux Pont tendu de l'une à l'autre rive Ainsi qu'une guir-
lande où pend un fruit trop mûr, Se rompit sous le poids de la
tourbe hâtive;

Mon simulacre chu s'enfouit dans l'oubli

Des sables où ma croupe émergeante et massive

Coupait le flot perpétuel qui la polit.

Mais, ce soir, un caprice étrange de cette onde, Abandonnant
la place vide où fut son lit, Exhuma mon bloc, vestige d'un autre
monde,

Et je t'ai rencontré, face à face, ô Rêveur Parmi l'ombre ac-
croupi sur la grève inféconde, Et dans tes yeux j'ai reconnu la
même horreur

D'un désespoir sacré présumant une histoire Pareille au vain
passé vague qui fut le mien, Et je t'ai salué, frère, dans la nuit
noire

Que blanchit le retour de l'Aurore qui vient.

LA GROTTE

Cette heure de sieste lasse s'alourdit Du Rêve évanoui de quelque
vie éteinte, Décor vague dans Teau qui dort mirant sa feinte De
paysage inverse au fleuve du Midi;

11 flotte un vieil aveu que mon amour a dit, Emoi perpétué de
quelque folle crainte... Au lointain d'un passé se cambre à mon
étreinte L'ofl're pour mon désir d'un nu torse roidi;

Mais ma bouche n'a plus de lèvres pour redire Les mots dont
ma parole a leurré le sourire De la >aïveté qui croyait à ma Foi,

Mes bras ne savent plus l'enlacement qui noue, Et mon sang a
coulé par le cruel exploit Du Sagittaire astral dont la flèche me
troue.

LA GROTTE

Elle

Je t'apparus au seuil en larmes de la Grotte Merveilleuse où
pendaient en gemmes de cristal Les pleurs adamantins que la

pierre sanglote.

L'écho mystérieux du vieil antre natal
Répercuta l'appel de la trompe marine
Que tu sonnas à pleine bouche, ô blond Héros
D'une aventure fabuleuse, au ras des flots
En rumeur sous la proue heureuse qui domine
Le blanc tumulte des écumes de la Mer
Déferlante jusques au sable de la grève
Où je vins ignorant le péril inconnu
De te voir autrement qu'au vague de mon rêve...
Un brusque souffle ouvrit ma robe; et mon sein nu,
Divulgué par le seul hasard d'une surprise,
Et l'or de mes cheveux que dénoua la brise
Eblouirent tes yeux d'une apparition,
Et mon corps a tordu sa révolte inutile
Entre les bras dompteurs de la rébellion
Où se roidit ma chair de Vierge... mais nubile
Avait rêvé de toi mon songe inconscient
Et tu vainquis mon doux reproche souriant.

Depuis, quelque anse calme et sûre fut l'asile Où ton navire
désœuvré cargua l'essor De ses voiles ayant des frissons d'enver-
gures, Peintes de monstres et d'effrayantes figures Qui semblent
rire quand grince le câble d'or !

La maternelle mer a tant bercé nos veilles,

La torche vespérale allumé de merveilles

A la voûte incrustée et riche de joyaux

De la grotte où dormit notre amour qui s'enlace

Au lit de sable où se marqua la double place Qu'y creusa le
poids las de nos sommes jumeaux ! Ce soir, la mer gémit la
plainte de ses vagues Et, présages, le feu de la torche s'éteint, Et
j'ai perdu ta bouche et ton doux corps étreint, Et je vais donnant
à la nuit des baisers vagues Et murmurant tout bas des paroles
d'amour Auxquelles seul l'écho parmi l'ombre réplique.

Lui

Tout ce passé n'est plus déjà qu'un songe lourd, Le vain halo
d'une mémoire nostalgique.

Une heure morte comme les autres, hélas ! O compagne de ce
jadis, cette heure est morte. Et ces mots d'autrefois que tu redis
tout bas Le seul écho qui te répond me les apporte ; Et cet adieu
me fut cruel d'être un sanglot Qui meurt parmi le vent dont
s'étoffe ma voile Où la chimère peinte éploie un vol nouveau Vers
quelque Nuit mystérieuse qui s'étoile.

JOUVENCE

IS'ous voguions sur des mers de nuit et de colères, Loin de la Terre et de l'Eternelle Saison Où l'or de tes cheveux fut la seule moisson, Loin des Jardins fleuris et des Jouvences claires;

L'évanouissement de rives et de choses Douces et mortes et plus lointaines toujours >'ous fit pleurer tous deux, et des arômes lourds Parfumaient notre exil de mémoires de roses;

L'enfantin Paradis qu'un caprice dévaste, Du mauvais sortilège et de l'ombre néfaste, Filet mystérieux où trébucha ma foi,

Surgit comme au lever des aurores premières. Et revoici, telles qu'alors, toutes pour Toi, Guirlande à la Fontaine et torsades trémières!

JOUVENCE

De la Mer propagée en lueurs de miroir A l'horizon surgit en courbure de dôme Un ciel d'azur profond et doux comme l'espoir,

Un vent marin chargé d'effluves que l'arôme Des algues satura de parfums inconnus Souffle sur les Jardins de l'étrange royaume

Où la pose hiératique des Dieux nus

Tressaille sous le poids des offrandes dont s'orne

Le marbre enguirlandé des torsos ingénus,

Quand l'appel guttural henni par la Licorne

Frappant du pied le sol où réside un trésor
Vibre aux pointes des caps aigus comme une corne.
La faux des vagues ouvre et creuse aux sables d'or
Le croissant incurvé des golfes où s'abrite
Un blanc vol migrateur du Ponant ou du Nord.
Vers le Palais d'onyx pavé de malachite,
De la Mer au parvis s'étagé le frisson
Des arbres où l'encens annonce quelque rite
Célébré par le chœur des beaux couples qui vont Epars dans
les massifs de myrtes et de roses Pour y cueillir la gerbe et
l'unique moisson.
Mais le décor paré pour les apothéoses De l'amour fut sali des
fraudes de la chair Savante et déviée à des métamorphoses !
Au signe de ce vent qui souffla de la mer Survint la Nuit victo-
rieuse des prestiges Evanouis avec le jour et l'Azur clair.
La fête et son tumulte ont laissé pour vestiges
Le désastre des lis brutalement brisés
Et que pleure la sève aux cassures des tiges ;
Le soleil saigne aux Occidents stigmatisés Elargissant sa plaie
en la pourpre des nues Qu'attisent les pointes de Glaives aiguisés,
Et, chauds encor d'un vautrement de femmes nues. Les
Sphinx muets crispant leurs ongles acérés Ont repris leur lent

songe au fond des avenues ;

De l'escalier ruisselle au marbre des degrés L'égouttement du
Vin du crime et de la honte OÙ se noya l'orgueil des Rêves
massacrés...

Le Pays fabuleux évoqué parle conte Que le songe du Temps
narre à l'Age futur S'endort à tout jamais d'un lourd silence où
monte

Le bruit des gouttes d'eau que filtre l'ancre obscur Au bassin
d'où jaillit le flot de la Fontaine Par qui la lèvre d'avoir bu rit à
l'azur.

Mais ton onde leur fut à tous mauvaise et vaine Et leur soif, ô
Jouvence, a souillé ton cristal Du souffle d'une bouche erotique
et malsaine,

Le rajeunissement du breuvage fatal

Les rua vers la chair et vers l'amour immonde

Et les voici voués aux renouveaux du mal,

Et toute la douleur éparse par le monde

A repoussé pour eux ses rameaux et ses fruits

D'arbre miraculeux que nul Ange n'émonde.

Et dès lors, jusqu'à l'heure atroce des minuits,

Des couples, cœurs en sang et percés des sept-glaives,

Sanglotent au déclin venu des jours enfuis

Le cri des deuils d'amour errant au soir des grèves !

Ce soir de châtiment nous fut un soir de grâce Et dans l'impur
Jardin qui vers la mer descend Notre rêve s'attarde aux fleurs de
la Terrasse.

Nous avons bu le flot fatidique et puissant

Où la sénilité des âges se ravive

Pour le vierge baiser de celle qui consent ;

Le miracle de l'eau rajeunissante et vive Suscite de l'oubli les
mots des vieux aveux Pour toi ma Fiancée éternelle et votive,

Rêvée aux nuits d'Eté des Océans houleux Où mon âme vo-
guait vers d'étranges Florides Pleines de fleurs ayant l'odeur de
tes cheveux...

Serre en tes douces mains les miennes qui sont vides Mes
deux mains de rameur qui n'a su conquérir L'or des Pommes mi-
raculeuses d'Hespérides !

Explorateur des mers de pourpre et de saphyr, Je suis las de la
route et de cette aventure Du blanc Septentrion jusqu'aux côtes
d'Ophyr ;

Les vents mystérieux chantant dans la voilure Ont raillé mon
orgueil et mes deux bras roidis Contre un courant marin déviant
mon allure,

Les Equinoxes ont bercé mes chauds midis, Les vagues ont
gercé de sel et d'amertume Mes lèvres à l'abord des golfes inter-
dits ;

J'ai vu des Ganges dont le cours luit et s'allume Au mirage di-
vers des Pagodes du bord Bifurquer leur delta dans le sable qui

fume,

Et sous d'ardents soleils où leur langueur se tord, Aux vignes
qui tentaient les antiques conquêtes La grappe intérieure en
cendre à qui la mord !

Calme le désarroi de toutes ces défaites Dont le ressouvenir
s'immerge dans l'oubli De tes baisers à qui vont mes seules re-
quêtes ;

Le jour des vains passés à l'Occident pâlit, L'horizon violet se
fonce en crépuscule Vague où ma Vie antérieure s'abolit ;

La Nuit impérieuse et sainte s'accumule Sur la ruine vespérale
et sans échos Où le soupir épars d'an rêve se module ;

De la Terrasse en ileurs hautaines sur les eaux

Le vieux marbre effrité comme un songe qui croule

Tombe jusqu'à la mer murmurante de flots.

Ta chevelure en nappe blonde se déroule Avec l'odeur des
algues rousses et des fleurs Et l'éternel ramier en nos âmes
roucoule,

Et c'est ici le but des rencontres d'ailleurs La route vers la
mort s'éclaire et se dévoile Et voici pour mon guide à des Pays
meilleurs :

Ton nimbe sidéral dans la Nuit qui s'étoile.

GENDRES

Selon les jeux divers du couchant, vers la Mer OÙ mourut la splendeur d'un soir en pierreries, Notre âme s'exalta de Rêves et de Vies Belles selon l'orgueil de l'Être et de la Chair;

N'avons-nous pas conquis aux Terres d'or célestes Ces lambeaux de nuée en flocons de toisons ? Le sang de l'Hydre morte aviva les tisons Du bûcher fabuleux où brûlèrent nos restes ;

Et l'ombre cinéraire en le ciel envahi Drape un linceul de nuit sur le vaillant trahi Que pleure un rite nuptial de Choéphores,

Et le vent qui travaille en l'ombre à l'œuvre obscur

Vide le mausolée et les urnes sonores

Des cendres pour qu'en naisse le Printemps futur.

GExNDRES

o quel farouche bruit font dans le crépuscule Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule.

Victor Hugo.

Le soleil a saigné ses couchants héroïques!

La rumeur de la Mer sonne aux galets des grèves Par delà les caps d'ocre et les hauts promontoires, Et c'est comme un écho d'heure morte et de gloires Toutes d'exploits et de conquêtes emphatiques, Et d'aventures où fulgurèrent les Glaives... C'est comme un rappel prestigieux de victoires Et d'un passé cruel où périrent des rêves Qu'atteste ce coucher caillé de sang et d'or,

Sacre d'un soir élu pour l'offrande farouche Du fabuleux bûcher où le Héros se couche Et se consume, nom et cendre pour la mort !

Des grands soirs éperdus de vogues et de voiles Où souffle un vent marin pour de folles dérives Vers les Pays de Conte et vers d'autres Etoiles Que double leur mirage aux lagunes des rives Rien ne reste sinon la mémoire sonore Et vague que la Mer en perpétue encore Evanouis en écumes les vains sillages !

Et mort le charme aussi des jardins et des plages...

La marée agressive a noyé les Sirènes Et le flot a roulé leurs corps de blondes femmes Chanteuses du vieil amour aux terres lointaines, Et le vent ne sait plus qu'il a brisé les rames Ni recueilli émergé qu'il troua les carènes Des galères qui rapportaient des Hespérides L'amas des Pommes parmi la Toison magique Conquise ailleurs par un Héros de notre équipe.

Par la blessure ouverte aux flancs des nef's splendides La cale — où sommeillait le labeur des dangers :

Joyaux plus variés que les couchants d'automne, Rubis, sang des vaincus par l'Erùbe exigés, Améthystes, éclairs pâles d'un ciel qui tonne, Fruits, parfumant la mer d'une odeur de vergers Lais-sa tout le trésor conquis parmi les mondes Ruisseler, et marquer en le remous des ondes Un sillage saigné par mille pierreries ;

Le mystère du flot avide s'est fermé Sur le rayonnement des gloires enfouies, Et le soleil en nuages d'ombre a fumé, Torche funèbre, sur le deuil des vains travaux Et ce qui fut ma Vie exaltée et sa joie.

A Fopposé des Mers où l'Occident rougeoie Voici la Terre immense et ses autres échos. Et la ligne des bois bleuis d'ombre et de brume. Et c'est une autre Vie et ses luttes et toutes Ses hontes qui s'évoquent et les mâles joutes En ce décor d'un ciel de cendre et d'amertume, Marécage qui stagne aux soirs paludéens.

L'Hydre a tordu d'un cri les squames de ses reins Et roulé dans la fan se immonde sa défaite

Quand l'Epée, une à une, eut coupé chaque tête Qui renaissait de son sang même et de la boue ; Le massacre à souillé l'honneur des vierges mains — Car le mal est mauvais même à qui le déjoue - Et le monstre annelé mal tué par le glaive Râle encore au marais livide d'horizon.

J'ai crispé mes doigts robustes à la toison

Et, comme un vendangeur qui fait jaillir la sève

Des grappes, j'ai serré la gorge des lions

Dont la gueule saignait parmi les touffes d'herbes

Et fus dompteur viril de leurs rébellions,

Et j'ai fait de leurs peaux et des griffes acerbes

Un bestial trophée à mes épaules nues !

Et Nemée exultante en un matin d'avril

Au prestige ébloui des tâches inconnues

Salua le vengeur de son fauve péril.

Aux arbres alourdis de la Forêt heureuse Où l'Automne à présent pleure aux carrefours d'ombre J'ai suspendu le poids des dé-

pouilles sans nombre, Prix opime de la prouesse valeureuse ;

ÉPISODES 100

Et le vent en des soirs d'orgueil et de mystère, Rebrousseur des toisons effrayantes et douces, Echevelait éparses les crinières rousses.

Voici que meurt la fête ardente de la Terre, Et les feuilles s'en vont comme des rêves las Ou des fibres de chanvre arraché des quenouilles, Et dans le deuil des bois dénudés et lilas Tout l'inutile sang des antiques dépouilles, Goutte à goutte, a saigné sur la Terre assouvie ; Et les abeilles d'or fuyant les fuches vides. Ivres des chauds midis en fleurs et de la Vie, N'ont pas laissé de miel en les gueules avides.

Le Printemps a donné d'excessives prémices, Trésors que l'implacable Automne a dissipés. Et la brume qui monte aux horizons trempés Fume comme l'encens d'injustes sacrifices.

Le vol aveugle et lourd des Oiseaux du Stymphale Tourne en cercle au ciel noir où vibre le défi Du clair rire équivoque et railleur de l'Omphale Au lointain d'ombre et d'eaux de son Jardin fleuri, Et les flèches du vent sifflent à travers bois Où s'entend un galop ravisseur et sonore

Sur la route où s'en va la fuite du Centaure Dont la croupe plie et frissonne sous le poids Du Rêve qu'il emporte par delà les flots D'un Léthé bienfaisant où mon âme va boire L'oubli de cette fuite atroce et des galops Qui sonnent encore aux échos de ma mémoire.

Ce fut l'Aube sanglante et belle : c'est la Nuit Où le feu du bûcher simule une autre aurore, Honneur du ciel où son rayonne-

ment a lui ; Le vin de Vie écume au trop plein de l'Amphore Pour une libation funèbre et déborde, Et les jours sont vécus de la vieille aventure; Et voici l'holocauste où le Rêve s'épure Aux flammes de la Mort qui veut que ne se torde Pas de guirlande aux bras levés de la victime Ni bijoux attestant des splendeurs de jadis Parmi l'écroulement des bûchers refroidis, Lapillaire surcroît d'une gloire unanime : Car il est héroïque et viril de s'étendre Nu pour mourir afin que ses chairs péries, Poussière que l'oubli de l'urne va reprendre, Ne survive parmi le néant de la cendre L'éclat victorieux d'aucunes pierreries.

EPILOGUE

Le vol effarouché des oiseaux créLés d'or Distrait l'unique soin de notre double extase, Et dans le rougeoiement dont l'Occident s'embrase Leurs ailes vont fondre la pourpre d'un essor;

Un vain rêve emporté tourne en chute de plume Aux remous d'air de ce passage fulgurant Dont tu suis le départ de tes yeux las s'ouvrant Sur d'autres horizons que ton désir présume;

Ce songe où notre âme mutuelle s'oublie,

Guirlande jumelle et fragile, se délie

En ce déclin crispant sa tresse qui se tord;

Un vent d'aile néfaste a défleuri la touffe

Des lis et, dans le soir triste de quelque mort,

L'éclair du Glaive rentre au fourreau qui l'étouffe.

EPILOGUE

Un retour de ramiers migrants s'exténue

A l'Occident où meurt le jour comme un sourire;

Une Ere de ma Vie en la nuit inconnue

Se clôt, et ma sagesse accueille d'un sourire

L'ombre massive et redoutable et sa venue.

Au cœur évanoui de quelque vague danse

Eclate d'une Lyre une corde rompue

Au fond des bosquets lourds de fleurs et de silence

Où de la tresse d'une guirlande rompue

Choit la défleuraison des roses d'indolence.

Voici venir le soir où mon Rêve suppute Le trésor qu'apporta
la merveilleuse Année, Fanfare du clairon, murmure de la flûte.
Contradictoire écho de la défunte Année, Cantate du triomphe ou
rumeur de la lutte.

Et chaque Aurore avec ses gloires et ses hontes !

Les heures une à une et leur folle aventure

S'en viennent, lent troupeau, jusqu'à moi qui les compte

A mesure qu'elles sont là, à l'aventure

Comme un dénombrement de brebis pour la tonte.

Voici le lourd butin que coupe aux plants des vignes La Serpe
d'or rouge du sang de la vendange, Et dans l'amphore emplie à la
faveur des signes^ Par qui coule en rubis le cru de la vendange,
Avons-nous bu l'extase et des ivresses dignes ?

Voici le flot des blés au creux des plaines blondes,
Houles qui bercèrent mon âme enorgueillie
Au rythme renaissant dont se meuvent leurs ondes.

Et le Pain qui chargea ma table enorgueillie
Où s'assit le retour de mes Faims vagabondes.

Voici les épaves d'une flore vivace
De perles, d'escarboucles et de pierreries
Qui surnage et jonche d'écumes la surface
Des vagues dont l'éclat fulgure en pierreries

Aux splendeurs d'un soleil bu parla mer vorace

La Vendange fut nulle et la tonte inutile Et le Pain s'est émiet-
té comme une cendre, Et récrin dont le flot se fleurit et rutilé Dis-
paraît en la nuit de doutes et de cendres. Où s'est ployé l'essor de
mon Rêve futile.

Et mon année et son vain œuvre et sa folie
Ne fut qu'un rêve d'or, de mensonges et d'ombre
Que raille le sourire étrange de la Vie,
Et la mort de ce soir sourit jusques en l'ombre

D'où jaillira l'Aube nouvelle et sa survie...

PROLOGUE

Ce chant me racontait mon rêve intérieur... Un brusque délie-
ment de nattes bien nouées, Un éploiement joyeux d'ailes in-
avouées, Tel fut pour moi ce rythme, et vers l'Azur rieur

C'était, là-bas, aux lointains bleus des avenues Parmi l'herbe
fleurie et la forêt d'Avril Mon âme même qui disait son puéril
Poème par ce jeu de lèvres inconnues.

Je restai si longtemps muet, à bien ouïr Ce doux son labial dit
pour s'évanouir, Que je n'ai pu baiser tes lèvres, ô Joueuse,

Dont j'ai trouvé vibrante de ton souffle encor

La flûte de roseau délicate et noueuse

Parmi l'herbe où volaient de grands papillons d'or.

Les Déesses veillent encore aux péristyles D'un avenant sou-
rire aux hôtes attendus, Et leurs yeux attristés et leurs regards
perdus Vont à la perspective aux vieux décors futiles :

Parterres où les ifs taillés, en longues fdes, Dressent le bronze
vert de leurs cônes tondu, Ronds-points où les jets d'eau
sourdent, inattendus. De vasque circulaire en gerbes volatiles.

Lointains boisés où se détournent des chemins Favorables aux
pas brisés des lendemains Lourds du deuil vigilant d'éternelles
absences,

Mirages automnaux des arbres effeuillés

Aux bassins dont ne trouble plus les somnolences

L'élan silencieux des Cygnes exilés.

Nous n'arriverons pas, ô mon âme, au revers De la colline d'où
l'on voit en la vallée La maison qui fait choir au sable de l'allée
Son ombre et la défleuraison des jasmins verts;

C'était pourtant, ainsi charmant de fuir, et vers Celle qui fut la
sœur des roses de l'année; Sur la foi d'un refrain de chanson sur-
année Vers Elle, malgré le mensonge des vieux vers :

4 Elle t'attend, là-bas, à la maison des treilles, « Comme la
paille au toit d'une ruche d'abeilles V Sa chevelure est blonde et
son amour t'attend... »

Mais la route dévie et dans le crépuscule, Avec un bruit si-
nistre d'ailerons, on entend Un moulin qui se désespère et gesticule.

Choisis! la nuit s'achève et sur la Mer qui bête

Comme un troupeau pressé qu'on pousse dans les brumes

Couchée en la toison éparse des écumes

Peut-être verras-tu venir Vénus la Belle !

Elle est le rêve préféré de ceux qui vont Promener par la nuit
leur désir qu'a tenté L'espoir de voir surgir le divin corps vanté.
Blanc comme l'aube blanche éclore au ciel profond :

Toi qui dédaignes tout trivial simulacre De celle qui descend
de sa conque de nacre Parfois mettre un baiser sur les fronts
qu'elle sacre.

Résigne-toi, sinon vers les Cités accours Car celui qui préside
aux vulgaires amours Le Priape velu s'érige aux carrefours.

J'avais marché longtemps et dans la nuit venue Je sentais dé-
faillir mes rêves du matin, Xe m'as-tu pas mené vers le Palais
lointain Dont l'enchantement dort au fond de l'avenue,

Sous la lune qui veille unique et singulière Sur l'assoupisse-
ment des jardins d'autrefois Où se dressent, avec des clochettes
aux toits, Dans les massifs fleuris, pagodes et voHère :

Les beaux oiseaux pourprés dorment sur leurs perchoirs. Les
poissons d'or font ombre au fond des réservoirs. Et les jets d'eau
baissés expirent en murmures,

Ton pas est un frisson de robe sur les mousses,

Et tu m'as pris les mains entre tes deux mains douces

Qui savent le secret des secrètes serrures.

Ce fut au soir joyeux d'un avril où la fonte Des neiges transfor-
mait les pentes des sentiers. Sonores de cailloux et roses d'églan-
tiers, En ruisseaux dévalant vers le fleuve qui monte ;

La toison des brebis s'en allait sous la tonte, Laines que l'autre
hiver tisseront les métiers, Auprès du feu, comme ce soir où vous
chantiez L'ode d'un vieux poète à Vénus d'Amathonte;

Et tout ce long hiver jusqu'à ce jeune avril

Je vous aimai d'un vain amour si puéril

Qu'il ne fallût rien moins pour que je m'enhardisse

Que la complicité des mousses où l'on dort Et ce Printemps,
pour qu'entre mes bras je vous prisse, Un soir, devant ce grand
bélier à cornes d'or.

YI

Un blanc vol de ramiers tournoie en l'azur clair Au-dessus de
l'étang qui dort dans les prairies : L'odeur du foin se mêle au par-
fum de ta chair, Mon rêve s'est paré de couronnes fleuries ;

Un blanc vol de ramiers tournoie en l'azur clair Se disperse et
s'abat aux toits des métairies Et l'éparpillement de leur descente
a l'air D'une défleuraison de couronnes fleuries:

Et me voici comme au retour d'un long exil Saluant aux clartés
nouvelles de l'Avril L'éclat régénéré des espoirs refleuris;

Nulle voix n'avertit nos heures dépensées, Toujours le même
rêve et les mêmes pensées Et toujours les ramiers au ciel
crépusculaire.

YII

Au site d'eau qui chante et d'ombrages virides La meute dé-
routée a tu ses longs abois, Et les chasseurs dans un bruit de cors
et de voix Sont partis sur la piste fausse à toutes brides ;

L'étang où n'ont pas bu les chiens n'a pas de rides ; Aucun
pied n'a foulé l'orgueil des roseaux droits, Nul trait aux troncs
meurtris des grands arbres du bois N'enfonce un memento vi-
brant d'éphémérides;

Et le Cerf qui s'en vient, le soir, apprivoisé.

Quand, sur ma flûte puérile où j'ai croisé

Les doigts, je joue un air coupé de lentes pauses,
A genoux m'offrira ses andouillers nouveaux
Où je suspends le poids d'un message de roses
Pour Celle aux doux vœux que nous servons tous deux.

YIII

Les cheveux libérés du multiple entrelacs
Des perles qui fixaient la lourdeur de leurs tresses
Se déroulent avec les ondantes paresseuses
D'une eau de fleuve ensoleillé très lent et las
Au soir enfin venu de toute fête, hélas !
Parmi l'oubli qu'on cherche aux fausses allégresses.
Revient plus virginal à travers les ivresses
Le doux parfum mélancolique des lilas;
Le Vin effervescent qui chante dans la tête
Ne fait-il pas rêver au lait tiède que tette
Au pis lourd et gonflé quelque chevreau gourmand ;
De tes cheveux nattés ôte les pierreries
o Divine, et, ce soir, buvons ingénument
A genoux dans les fleurs aux sources des prairies.
J'ai ri car vous aviez en vos yeux clairs le rire

Ingénu de l'Aurore au matin des Avrils,

Et le futur émoi des aveux puérils

Dormant aux coins muets des lèvres qui vont dire:

Et j'ai soumis naïvement à votre empire Le tribut apporté de
mes orgueils virils Et n'ai voulu courir que les très doux périls De
vos caprices, de vos vœux et de votre ire,

Et j'élus de rêver à vos pieds sans avoir

D'autre délice, d'autre prix et d'autre espoir

Qu'un vol furtif des fleurs qui de vos tresses blondes

Tombent devant mes yeux indifférents et morts A ces Avrils
qui m'ont fait aimer les Vieux Mondes Où vous n'étiez pas née à
mes rêves d'alors.

A réveil printanier des aubes et des rêves

Le doux secret de notre amour s'est révélé;

On entendait le son d'une flûte mêlé

Aux brises qui portaient des fleurs jusques aux grèves ;

L'Eté luxuriant berça nos heures brèves De l'ensoleillement de
son midi troublé D'un seul frisson sonore et continu de blé Roux
comme les cheveux des Eros et des É/es,

Et, l'Automne, dans ce verger où nous errons Nous vîmes se
gonfler et mûrir sur nos fronts Sans les cueillir, les fruits, ten-
tants comme la gloire,

Qui mènent les Héros fabuleux loin du Port Vers leur trophée
et la conquête dérisoire D'une cendre qui gît sous une écorce
d'or.

Le chaud soleil d'Été berça les incuries De mon rêve engourdi
sans force ni vouloir Et ma vague torpeur qui s'est distraite à voir
Houler les épis lourds des récoltes mûries ;

La gloire du couchant flambe des cuivreries Du soleil qui se
meurt en sa pourpre du soir Et ce ciel de métal et de sang fait
prévoir L'égorgement prochain des certaines tueries ;

Au long d'un bois que le soleil atteint encor Le tranchant d'une
faulx qui luit comme de l'or Semble un glaive oublié gisant dans
l'herbe grasse.

Près d'un sillon, miroite et se courbe le soc D'une charrue avec
des reflets de cuirasse^ Et la Mer calme écume à la pointe d'un
roc.

Ta vie eut des splendeurs de victoire et de joute Vibrant encor
en leur éclat perpétué, Comme un frivole écho de ton nom salué,
Dans le silence de la chambre où je t'écoute

Des lèvres redisant en mots d'ombre et de doute

L'inanité de ton effort évertué

Et le grief d'un rêve en vain infatué

De l'unique idéal où tu te vouas toute ;

Car ton passé est triomphal de gloire encor Qu'il n'ait su
conquérir l'Escarboucle qui dort Aux soins du Dragon bleu qui
garde qu'on la voie.

Et suit de ses yeux clairs d'un éternel éveil

Celle qui sur un luth aux sept cordes de soie

Lui joue un chant propice à l'induire au sommeil.

Vous avez conservé la grâce évanouie Et le charme légué d'un siècle antérieur Où vous eussiez été Nymphes d'un bois rieur Et plein d'échos joyeux de votre voix ouïe.

N'avez-vous pas filé les blonds chanvres rouis En quelque féodale et massive demeure, Et désolé du don de votre amour qui leurre Les Trianons et les Versailles éblouis :

Car vous êtes l'Hébé rieuse qui préside Aux fêtes dont le cœur sent l'annuel retour, Vous êtes la présente et future Sylphide

Que tous viennent baiser aux lèvres, tour à tour, Et qui m'offre aujourd'hui sa caresse éternelle Dont le désir à chaque Avril se renouvelle.

XIY

Le fleuve a recouvert la berge et, par les plaines. Roule en ses flots grossis les fleurs des vieux Etés Et les bouquets du haut des terrasses jetés Par l'ennui qui s'accoude aux Villas riveraines ;

Les feuilles ont jonché le bassin des fontaines Où les arbres du parc miraient leurs soirs fêtés De lanternes, les soirs d'idylliques gaités Dont récho vibre encor après tant de semaines.

Comme une barque où sont de bons musiciens Sous un tendelet pourpre et des femmes parées Jetant des fleurs, là-bas, mes Rêves anciens

S'en vont à la dérive au gré des eaux marbrées

Vers le Soleil couché des jours étésiens

Par delà le vieux pont aux neuf arches cintrées.

La maternelle Mer aux vagues monotones A bercé notre
amour de son flot incessant Dans la grotte où fleurit le luxe
éblouissant Des métaux ignorés et des fleurs sans automnes;

Les cristaux incrustés aux rondeurs des colonnes,

A la mort du soleil, se teignirent de sang.

Et l'heure épanouit le rire qui consent

De tes deux lèvres, sœurs de chair des anémones.

Ainsi, j'ai triomphé de Toi dans l'ancre obscur

Ouvrant sa baie énorme et ronde sur l'azur...

Et nous restions, au bruit des houles murmurantes.

A suivre, en son déclin rayant le ciel plus clair

Parmi l'effacement des étoiles mourantes,

La comète aux crins d'or qui tombait dans la Mer.

XYI

Un caprice cruel a cloué sur la proue Du navire porteur de
voiles et d'espoir La Sirène qui tient en sa main un miroir Et dont
la chevelure éparse se dénoue !

La Charmeuse qui sur la plage où la mer troue De son flot obs-
tiné le rocher dur et noir Vers la côte attirait le voyageur du soir
Et vers l'écueil inévitable où l'on échoue.

Privée à tout jamais du vieil enchantement,

Regarde l'accalmie et le déroulement

De la houle muette aux horizons où monte

Le deuil d'ombre qui suit la chute des soleils : Nuit où son chant n'arrête plus la course prompte Du navire porteur d'espoirs et de sommeils.

XYII

Un tintement de pluie à la vitre fêlée Fait sonner doucement le timbre de cristal Du verre s'ouvrant sur un ciel occidental Triste d'astre défunt et de pourpre exilée :

La ligne d'horizon pâle s'est nivelée Au lent écroulement des dômes de métal, Vestiges dont le pied d'un conquérant brutal Profane à tout jamais la gloire mutilée ;

Un déluge tombé d'un ciel d'encre et de soir Dispose son linceul et pleut son désespoir Sur la Ville, à demi détruite de mon Rêve.

Et je reste aux carreaux, poings crispés, m'atlardant A ce spectacle offert de voir comme s'achève Cette destruction de Ville à l'Occident.

XYIII

Des chiens en éveil ont hurlé toute la nuit Dans les cours des maisons et des fermes voisines A la lune montrant par-dessus les collines Sa face pâle à tout jamais d'un vague ennui :

Les vieux chênes et les sapins ont frissonné

Dans l'ombre où bourdonnait le gros bruit de l'écluse,

La fontaine a coulé sur sa pierre qui s'use,

A chaque heure l'heure plus lugubre a sonné,

Et dans cette insomnie et cet énervement

Qui me chargeaient le cœur d'une sourde rancune

J'ai goûté l'amertume et l'assouvissement

De scruter ma misère et ma vie importune De les maudire, et
j'ai pleuré, rageusement, Comme ces chiens, là-bas, qui hurlaient
à la Lune.

Aux frontons du Palais un lent vol de colombes S'abat en tour-
noyant dans l'azur vert du soir... La cendre des bûchers éparse
dans le soir Pleut son silence sur le cri des hécatombes ;

O lèvres qui riiez aux baisers des colombes ! Et vous qui médi-
tiez l'aveu d'un autre soir o Vierges, fallût-il que votre sang, ce
soir. Doublât de son tribut le prix des hécatombes !

La blancheur de vos chairs se tordit aux brûlures Des flammes
qui montaient et que le vent du soir Agitait sur vos fronts comme
des chevelures,

Le vent qui dispersa vos cendres en semailles Vers les champs
où repose au sarcophage l'Hoir Royal dont votre mort para les
funérailles.

Ce décor a bercé les rêves d'un autre âge... Cette Harpe a ryth-
mé des refrains plus frivoles, Et la poussière semble au marbre
des consoles La poudre qui tomba de quelque doux visage ;

Les candélabres hauts offrent comme un hommage Leurs cires
où brûla le feu des flammes folles, L'écho bégaie et dit d'incom-
prises paroles, Le miroir s'est fermé sur un dernier mirage;

Dans la chambre féconde en malaises étranges, Par la fenêtre
ouverte en ses rideaux à franges D'où Ton voit aux lointains
bleuis des avenues

L'étang où luit l'éclair brusque d'un saut de carpe

Et le jardin désert où rêvent les statues,

Le doigter du vent vibre aux cordes de la Harpe.

Et les voici liés au mal des sortilèges

Les Héros qui voulaient à travers les périls,

En la fatuité de leurs rires virils,

Cueillir la fleur de flamme et les lis blancs des neiges;

Eux qui rêvaient la gloire lente des cortèges, Et pour futur
exemple aux siècles puérils Les palmes rayonnant leurs éternels
Avrils Comme un défi d'orgueil aux oublis sacrilèges !

Mais leur désir de rose aux seins s'épanouit ;

Le lis qui fascina leur regard ébloui

C'est la laine filée aux quenouilles d'Omphales,

Et, raillant l'inertie où leur rêve s'endort. D'ironiques rappels
de marches triomphales Passent comme un bourdonnement de
guêpes d'or.

Sur les parterres blancs et les façades closes Une clarté de lune
et de rêve s'étend, Et nous avons longé le bord du vieil étang Où
flotte la senteur vespérale des roses ;

La nuit lunaire est bonne aux rêves noctambules Hasardant
leur recherche au perron écroulé. Et c'est comme un écho des pas
qui l'ont foulé' Que font nos pas sur le pavé des vestibules ;

Le passé de nos cœurs est lourd de rêves morts Et nous vou-
lons savoir si l'urne ne recèle En l'oubli de ses flancs de suprême
parcelle.

Et c'est pourquoi, par les nostalgiques décors, Nous allons, re-
cherchant parmi les pompes mortes Si nul rais de clarté ne filtre
sous les portes.

Le son du clairon va, vibre et meurt aux échos, Appel impé-
rieux aux suprêmes victoires, Et voici que, parmi les blancheurs
et les gloires Des marbres purs et des grands lis pontificaux,

La Guerrière aux yeux clairs d'acier — glaives et faulx La
Déesse des Jeux et des Luttres notoires Dont le renom pare les
fastes des Histoires Arrête ici l'essor de ses vols triomphaux !

Et, radieuse, avec ses ailes éployées.

Elle jette à deux mains les palmes octroyées

A ceux qui dans l'émoi du tumulte marin

Ont guidé sur la Mer sanglante de massacres L'élan vélocé et
sûr des galères d'airain Qui portent à la proue un de ses
simulacres

Près de la haute croix qui son ombre projette Sur les sables
déserts des plages où tu meurs, De tes silences, de ta voix, de tes
rumeurs, o Mer tu berceras les rêves de l'Ascète !

Défends la solitude éternelle et quiète Où s'est réfugié près de
tes flots grondeurs L'Exilé de la Joie et des Luttés d'ailleurs... Le
couchant éblouit, là-bas, comme une fête.

Et quels éclats de pourpre où se drape la Mort Doivent tomber
sur la Ville de l'autre bord Où l'air lourd et fleuri suffoque
d'aromates,

Et sur le Cirque, blanc des sables de la mer, Où des Lions, avec
des têtes sous leurs pattes. Rêvent parmi le sang et les lambeaux
de chair.

Et nous vîmes des morts d'étoiles et les phases Des astres
éperdus au ciel bleu des minuits, Et l'éternel désir qui nous avait
induits A l'amour nous mentir ses promesses d'extases.

La cendre chaude encor recèle les topazes

Qui constellaient les murs de nos palais détruits,

Les terrasses de fleurs où veillèrent nos nuits

Ont croulé pierre à pierre au fleuve et vers ses vases

Où roule la torpeur d'un lent flot oublieux Du mirage aboli des
astres et des yeux... Et nul ne saura plus le nom de ces ruines

Lorsque s'envolera d'un séculaire essor Le vigilant témoin
muet des origines, L'Ibis rose qui rêve entre les roseaux d'or

EPILOGUE

Nous irons vers la vigne éternelle et féconde En grappes pour y vendanger le Vin d'oubli, Le soir n'a plus de pourpre et l'aurore a pâli Et la promesse ment aux lèvres du Vieux Monde ;

Nous irons vers la rive où triomphe un décor D'étangs muets et de sites en somnolence, Où vers une mer morte un fleuve de silence Bifurque son delta parmi les sables d'or;

Toi la vivante ! et la diseuse de paroles

Tu voulus m'enchaîner aux nœuds des vignes folles.

J'ai brisé le lien de fleurs du bracelet.

Hors le tien, tout amour, ô Mort, est dérisoire

Pour qui sait le pays mystique et violet

Où se dresse vers l'autre azur la Tour d'Ivoire.

SONNETS

Des quatre coins égaux d'un marbre en pyramide Où quelque Destin grave en la Nuit s'est retraits Le noir tombeau fait face à toute la forêt Dont un aspect en chaque pan se consolide,

Et dans la pureté de la pierre sans ride Voici que, spéculaire et féroce, apparaît. Avec les arbres hauts et le ciel, ce qui est L'horreur que le Vivant a fuie en l'ombre aride.

Les Monstres, les Tueurs et les Hippocentaures, Acharnés
contre lui d'aurores en aurores, Assaillent d'ongles le bloc qui les
mire, mornes ;

Les thyrses et les faux éclatent ! les sabots Heurtent l'intacte
pierre où se rompent les cornes D'un Satyre et du Bouc ennemis
des tombeaux.

L'herbe est douce le long du fleuve, l'herbe est pâle Sur la
grève déserte où chante le flot doux Que rasent des oiseaux et
moirent des remous Entre des îles dont la berge en l'eau dévale.

Il séjourne en lagune une onde fluviale

Parmi l'or qu'au couchant semblent les sables roux

Ne suis-je pas tombé jadis sur les genoux

Et n'est-ce pas mon sang dont la tache s'étale.

Le soleil expiré pourpre l'eau taciturne ;

Le vent souffle parmi les roseaux; de quelle urne

Filtre en mes doigts la poudre où triomphe le Temps

Le soir s'endort en du silence que déchire Flèche ou vent? un
frisson perfide que j'entends Et quelque Archer cruel debout
dans l'ombre rire.

L'or clair de vos cheveux est la moisson stérile, Vos yeux
mentent l'azur de leur limpidité, Et l'Espoir a péri comme un
couchant d'Eté Où pleure un floral sang de roses qu'on mutile

Yeux de source et chevelure fluviale.

Bouche d'enfant qui rit de toute la gaité ! Et tout ce qui fut précieux d'avoir été, Et les bouquets d'Août sur les sables de File...

Le soir est violet sur la forêt bleuie

Où votre voix jadis à chanter fut ouïe

Parmi l'aurore en fleurs et les oiseaux joyeux,

Et pourquoi veniez-vous ainsi devers les plaines Avec en votre chevelure et par vos yeux La promesse des ors féconds et des fontaines ?

IY

Les lourds couchants d'Eté succombent fleur à fleur. Et vers le fleuve grave et lent comme une année Choit l'ombre sans oiseaux de la forêt fanée, Et la lune est à peine un masque de pâleur.

Le vieil espoir d'aimer s'efface fleur à fleur, Et nous voici déjà plus tristes d'une année, Ombres lasses d'aUer par la forêt fanée Où l'un à l'autre fut un songe de pâleur.

Pour avoir vu Tété mourir et comme lui Lourds du regret des soirs où notre amour a lui En prestiges de fleurs, d'étoiles et de fleuves

Nous voilà, miroirs d'un même songe pâli,

Emporter le regret d'être les âmes veuves

Que rend douces l'une à l'autre le double Oubli.

De quelque antique terre où naissent de tes pas Les fleurs mystérieuses que ta robe ploie Il grimpe à tes seins nus des chi-

mères de soie Dont la griffe au pli raye un ancien lampas.

L'éclat de tes cheveux est d'un or qui n'est pas ! L'augure d'un destin somptueux y flamboie, Et dans tes yeux menace l'éclat de ta joie Un présage contradictoire de trépas.

Toi de la terre née et d'où naissent les fleurs, L'aurore à qui tu ris est une face en pleurs, o rubis d'où s'ensanglantent tes pierres !

Et la chimère prise h ta robe qu'elle orne Montera quelque soir vers tes lèvres fleuries Y mordre ton destin offert à sa dent morne.

Le flot des lourds cheveux est comme un fleuve noir Sous un ciel sans étoile et sans nuit de Chaldée, Et le berger qui rôde seul parmi le soir Ignore à quel destin sa détresse est gardée.

La chair triste qui fuit l'étreinte et le miroir Semble avoir peur d'offrir, stérile et dénudée, Son mensonge à des yeux avides de la voir Et tremble d'être nue aux mains qui l'ont fardée.

Cet amour qui fut un orgueil à se sourire Est mort et le vieux songe élargi pour empire D'un pays de bleus paons, de fleurs et de forêts 1

Un mutuel frisson traverse nos paniques A qui l'allongement de l'ombre des cyprès Signale l'eau d'oubli des Lethés fatidiques.

YII

Les violons chantent derrière le décor Où la vigne en treillis grimpe à quelque terrasse, Et la fille du roi regarde ce qui passe, Accoudée au balustre en son corsage d'or.

Les violons déjà chantent un pleur d'accord, La musique déjà
plus lointaine s'efface Dans l'assourdissement de la forêt vorace
Et vers l'occident clair un écho vibre encor î

Et deux amours se sont croisés. Le rêve et l'âme

Du baladin errant et de la pâle Dame

Se sont joints, et chacun de cette heure a gardé,

Elle la louange que le passant a dite,

Et lui, sur sa perruque et sur son front fardé,

Le signe rayonnant d'une Etoile insolite.

C'est pour aller vers toi, Dormeuse séculaire Qui gis là mieux
qu'au fond des antres souterrains Que j'ai sanglé de cuir mes
jambes et mes reins Et que l'âpre soleil a hâlé ma peau claire.

L'obstacle des forêts a tordu sa colère^ L'écume m'a caché les
horizons marins, Le val d'em^bûches gras du sang des pèlerins
Hâta mes pas recrues que la peur accélère !

C'était si loin et par delà les soirs si loin !

Le château de mystère où dormait le doux soin

Qui fit ma vie errante, hélas! et vagabonde

Que dans la nuit, tombé sans forces, à genoux Je pleurais à
ouïr dans la forêt profonde Buter les sabots vifs des cerfs cornus
et roux.

L'orgueil, l'amour, l'or triste et la vieille Chimère Qui traverse
la nuit comme un oiseau perdu Ont torturé ton cœur et tenté ta
misère o Mendiant à qui quelque trésor est dû.

La gloire du couchant fut ta pourpre éphémère^ Tu te songeas
royal selon cet attribut Et tes mains ont puisé la gemme imagi-
naire A l'eau de toute source où ta lèvre avait bu.

Lucifer et Vesper ont lui sur ta tête,

Et tu connus l'aurore où chante l'alouette

Et l'ombre ample et profonde où pleurent les hiboux ;

Et tu sais, Vagabond, sage d'antiques preuves,

S'il vaut mieux préférer pour vivre loin des fous

Les dieux velus des bois aux dioux barbus des fleuves •

Vers la mer, de la plaine en fleurs où rit l'Aurore En un éveil
de joie et de clarté subite, Vers la Mer, où la flotte au port s'ancre
et s'abrite Sous les riches pennons que sa mâture arbore !

Vers la mer, du bord d'ombre où la nuit couve encore En une
obscurité de taillis qui palpite Vers la Mer, où la vague au choc
des rocs s'irrite D'écume épanouie et de rage sonore !

Vers la plaine, la mer et le ciel enflammé, Hommage guttural à
l'honneur du vieux Mai Vainqueur de la saison mauvaise et des
mois mornes,

Un Satyre à mi-corps sortant de la forêt Dont le feuillage en-
guirlanda ses torsos cornes Sonne en sa conque à l'aube claire qui
paraît.

La Tisiphone d'or sur un socle d'airain Darde ses yeux de
gemme et rit d'un mauvais rire En l'ombre de la chambre où la
rose et la myrrhe Se mêlent à l'odeur d'un plumage marin.

Le lit de peau de grèbe est blanc comme un terrain - Où s'argentée de lune une mousse et la cire Est morte du flambeau que haussait un Satyre Figuré nu rieur en sa barbe de crin.

Le mur ouvre sa vitre qu'un émail cloisonne Sur la Nuit glaciale d'astres dont frissonne L'amant de ton délice en tes bras prélassé !

Un pas dans la hêtraie a marché sur les faines ; Prends garde ! hier l'Enfant roux que ton geste a chassé Aiguissait son couteau sur le grès des fontaines.

Au nocturne cristal d'un lac morne tu mires Ton destin d'être là sous tes lourds cheveux d'or Que frôlent les oiseaux du souffle d'un essor Et tes ailes de plume ont des frissons de lyres.

Au val triste et lacustre où le pas des Satyres Inculque son empreinte au sable qu'elle mord Reste-t-il aux glaciers adamantins encor L'écho de fêlure qu'y sonnaient les clairs rires.

Sous leurs lèvres ta chair a rougi comme un fruit, Tes yeux plus doux que les étoiles de la Nuit Souriaient aux voleurs des plumes de tes ailes ;

Et ton âme divine a saigné dans le soir Où tu songes à l'injure des mains cruelles Debout au fond du val où le lac morne est noir.

Mieux que la maison, l'âtre et la vieille servante Qui prépare la coupe amère et le pain noir Il aime par les bois errer seul et se voir Le jumeau qui lui rit en la source vivante.

Vivre et mourir d'après que son ombre mouvante Le devance ou le suit selon l'aube ou le soir ! Ce qui de lui semblait un autre

au clair miroir Il l'exalte en héros mystérieux qu'il hante.

Ce frère fabuleux d'être tel qu'il se songe

Pâme aux mousses sous un or de baie ou d'orange

Ses bras nus enfiévrés de vertes émeraudes.

Vers l'heure où doit venir à travers son sommeil Mourir en un
baiser le cri de lèvres chaudes Des Amantes à l'ongle pur de son
orteil.

Hausse la coupe d'or comme brandit un glaive Le bras guer-
rier vêtu d'hermines et de fer Et parmi le soir mystérieux et dés-
sert Offre au vent la cendre de ce qui fut ton rêve.

La brise en confondra la poussière à la grève Car l'âme est ci-
néraire à l'égal de la chair Et mêle à l'amertume immense de la
Mer Cette amertume où tout se résout et s'achève ;

Et dans la coupe ainsi sacrée et vide enfin Verse le flot pourpré
de quelque antique vin Plus savoureux d'avoir mûri auprès des
tombes,

Un hydromel d'un or ruisselant et vermeil

Qui rie en file de pierreries au soleil

Où viendront boire, en vols éperdus, les colombes!

L'antique Mort aux pas légers d'adolescente La robe d'hya-
cinthe et la fleur et la faux Et les parures de roses et de métaux,
Trésors de l'ancre noir, du ciel et de la sente

Le visage parmi l'aurore florescente Est pâle comme la lune
au-dessus des flots ; Ses pas mystérieux ont des douceurs d'échos

Et sa venue est le retour de quelque absente.

L'herbe épaisse est la mer viride où nous sombrons, L'herbe longue se greffe aux cheveux de nos fronts, Les cailloux mêleront nos os à leur poussière.

Et voici qu'apparaît de l'ombre, indifférente A meurtrir ce Destin doux à sa meurtrière. L'antique Mort aux pieds hardis de conquérante.

La Porte s'ouvre d'or et d'airain, mon Espoir, Entreras-tu parmi ceux-là qu'un doute ronge Dans la maison de ton Destin où se prolonge L'intérieur écho provoqué du heurt.

Dans la dernière salle, au mur, est le miroir Où se verra ta face ainsi qu'elle se songe ! Selon ton âme véridique ou ton mensonge Ta vie à jamais telle ira jusqu'à son soir.

La porte s'ouvre, entre ou recule, c'est le seuil De la douce douleur ou du sonore orgueil Et nul n'a repassé le vestibule sombre.

Pour, au nom de la cendre et du laurier amer, Dire du haut du porche à ceux qu'en tente l'ombre Si le masque d'or pâle a des lèvres de chair.

XYII

Lourds de mémoires magnifiques et rieuses Les soirs à toute gloire ont plus beaux survécu, O visages passés au miroir de l'écu, O mélancoliques faces et furieuses !

L'Amazone a heurté du sein l'orbe de fer

Où s'exalte à se voir au métal son sourire...

Mêle pour le tombeau le basalte au porphyre

Sous les grands soirs mornes qui montent de la Mer.

La Gloire n'a pas plus de nom que l'Onde ou l'Ombre Et le vent et la pluie en rongent le décombre Sans que rien au passant n'y rappelle un Destin

Altier ou triste encor selon qu'en son écume La Mer vaste en apporte où le bruit s'est éteint L'héroïque rumeur ou la grave amertume !

C'est la même tristesse encore et la même âme. ... 2

Prélude 3

Des Deux Grappes H

Lux 19

La Galère 25

Le Yoleur d'abeilles 31

Ariane 37

Le Verger 43

Les Mains 55

Sponsalia 61

La Vaine Vendange 67

Le Jardin d'Armide 71

Paroles dans la Nuit 77

La Grotte 83

Jouvence 89

Cendres. 99

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/episodessitesetsoorg>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.